

PETITES CHRONIQUES

DE LA SYLVE

CHERCHER
DEVELOPPER
TRANSMETTRE

LES OISEAUX DE NOS JARDINS



bulletin annuel de La Sylve
numéro 31 – décembre 2023

LA SYLVE
COYE-LA-FORET

Disponibles aux Éditions de La Sylve. N'hésitez pas à vous les procurer auprès d'Alain Bardeau
6, rue d'Hérivaux 60580 Coye-la-Forêt, ou sur le site <http://www.lasylve.fr> à la rubrique « Publications »



Le margoteur à Coye-la-Forêt
Jean-Marie Delzenne (4,00 €)

Les oiseaux de nos jardins
Illustrations de Pierre Ruckstuhl (6,00 €)

**Les oiseaux des forêts, des étangs,
des bords de l'eau, des champs et des prés**
Illustrations de Pierre Ruckstuhl (6,00 €)

Le cordier à Coye-la-Forêt
Jean-Marie Delzenne (4,00 €)

Coye et ses moulins à eau
Jean Prieux (10,00 €)

Les petits chanteurs de la Reine blanche
Jean-Marie Delzenne (8,00 €)

**Henri Romagnesi,
président de la Société mycologique de France**
entretien avec Jean-Marie Delzenne
(réédition 2021) (4,00 €)

La forêt de Coye - Terre d'Histoire et de découvertes
Maurice Delaigue (réédition 2018) (10,00 €)

**Les commerçants à Coye de 1925 à aujourd'hui
(souvenirs d'enfance)**
Jean Prieux (réédition 2016) (8,00 €)

Toussaint Rose, marquis de Coye, 1615 - 1701
Raymond Jacquet (8,00 €)

Louise Potet - Petite histoire d'une centenaire
témoignage recueilli par Jean-Marie Delzenne
en collaboration avec la municipalité de Coye
(réédition 2021) (4,00 €)

**Les Doutreleau,
maîtres de poste à La Chapelle-en-Serval**
Maurice Delaigue (8,00 €)

Randonnée dans les rues de Coye-la-Forêt
Jean Prieux (8,00 €)

Le cinéma et les étangs de Commelles
Jean-Luc Meyer (7,00 €)

Autour des lieux-dits de Coye et de sa forêt
Raymond Jacquet (20,00 €)

DVD - Coye-la-Forêt, connais ton pays
Jean-Marie Delzenne & Michel Guignard (10,00 €)

Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901
Siège social : Mairie - 60580 Coye-la-Forêt

Henri ROMAGNESI †, président d'honneur
ancien président et secrétaire général de la Société mycologique de France, attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris, lauréat de l'Institut

Georgina COCHU †, présidente d'honneur

Michel SCORZATO, président

Claude LEBRET, vice-président

Alain BARDEAU, trésorier

Marie-Alice CUTIER, trésorière adjointe

Marie Alice CUTIER, secrétaire

Régine ROUDIER, secrétaire adjointe

COMPOSITION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Roger BÉTHUNE
Claudie CÉSCA
Jacqueline CHEVALLIER

Annick COTTEL
Michel GUIGNARD
Gérard LAFITTE

Marcel LAUNAY
Pierre RICHARD
Pierrette SIOLY-CORRE

Benoît VERCLYTE
Muriel WILCOX

Bulletin annuel de l'association La Sylve / numéro 31 - décembre 2023

Éditeur : La Sylve

Directeur de publication : Michel Scorzato

Comité de rédaction : Jacqueline Chevallier, Jean-Marie Delzenne, Pierre Dubois, Michel Guignard, Pierrette Sioly-Corre, Muriel Wilcox

Photo de couverture : Charles Sharp (Wikimedia commons)

Photos : Hervé Andrieux, Michel Guignard, E. Tournet, Pxabay, pxhere.com, Wikimedia commons

Maquette : Patrick Chevillard

Imprimerie : ISIPRINT - La Plaine-Saint-Denis

3 Sommaire



I – La Sylve en 2023

- 4** **Éditorial**
par Michel Scorzato
- 5** **Le sentier botanique**
par Christophe Galet
- 7** **La thalassothérapie**
par Claudie Cesca et Annick Cotel
- 8** **Les maçons de la Creuse**
par Jacqueline Chevallier
Conférence du 25 février 2023
- 10** **Les jardins japonais & L'art floral au Japon**
par Nadine Poletto et Dominique Jacobs
Conférence du 15 avril 2023
- 13** **La dentelle au fil du temps**
par Brigitte Malherbe
Conférence du 21 octobre 2023
- 15** **Les oiseaux de nos jardins**
par Hervé Andrieux
Conférence du 18 novembre 2023
- 17** **Rando+ à Écouen**
le 15 mars 2023
par Jacqueline et Michèle Scorzato
- 18** **Rando+ à Meaux**
le 16 juin 2023
par Arlette Versot

II – Patrimoines naturel et culturel

- 19** **Hommage aux travailleuses ouvrières *apis mellifera***
par Michel Guillerault-Bonnet
- 25** **Histoire de l'arrivée du chemin de fer à Orry la Ville**
par Michel Rigaux et Carole Védrières
- 28** **Le monument aux morts**
par Sophie Descamps



III – Trésors cachés de nos adhérents

- 30** **Les noms d'oiseaux**
par Jacqueline Chevallier



Un nouveau président pour notre association

Après la démission de Jean-Marie Delzenne, malgré appel à candidature, personne ne s'est présenté pour le poste de président de La Sylve.

Afin que notre belle association ne s'arrête pas au bout des trente ans que nous avons fêtés l'année dernière, j'ai donc proposé d'assurer cette fonction pendant une année.

Avec l'aide du conseil d'administration et d'autres bénévoles, nous avons pu continuer nos activités.

- Randos du lundi et du jeudi, randos +, randos gym (en partenariat avec la GYM V),
- Conférences, pique-niques,
- Chantiers divers : sentier botanique, source du bois Brandin, entretien des jardins de SOS Villages d'Enfants de Persan, etc.



Assemblée générale du 28 janvier 2023

À ce jour, je ne connais pas le nom de notre nouveau président... je lui souhaite bonne chance et bon courage.

Longue vie à la Sylve !

Par Michel SCORZATO



Sentier botanique
de Champoleux

PETITE CHRONIQUE VÉGÉTALE DU SENTIER BOTANIQUE – N° 9

Au printemps, nous avons repris l'entretien du sentier botanique le 25 mars, toujours sous la conduite de notre botaniste Christophe Galet, accompagné cette année de Gérard Laffite, délégué en charge du sentier. Comme tous les ans, nous nous retrouvons pour élaguer quelques branches, nettoyer et arracher les orties ; parmi celles-ci, Christophe nous fait remarquer une tige naissant à fleur de terre, avec de toutes petites feuilles ; elle semble ramper à la recherche d'un support : c'est un turion de houblon qui s'accrochera plus tard au buddleia et plus loin encore au sureau noir.

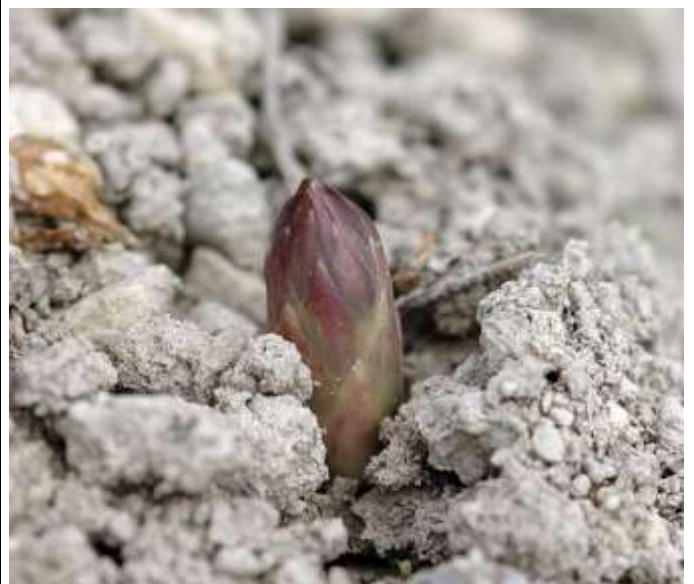
Le sentier botanique de Champoleux vit également de ses anecdotes. En voici une, au détour de l'une de nos matinées d'entretien du sentier, avec un jour ce mot libéré lors d'explications au sujet des végétaux présents sur le site : « Et voici un **turion** ! ».



Turion de bambou

Avec la richesse de la langue française, ce terme a plusieurs définitions, mais il a comme point commun la formidable faculté des plantes à coloniser l'espace sans le besoin de la reproduction sexuée. Car le turion est assimilé à cette multiplication végétative qui caractérise tant le monde des plantes.

Le premier sens de ce terme désigne un bourgeon (*turio* en latin) enterré, partant directement de la souche chez de nombreuses plantes vivaces, et susceptible d'engendrer une nouvelle tige. L'exemple le plus connu est l'asperge car les jeunes pousses tendres que l'on mange sont bien des turions. Mais il y a également les jeunes pousses du bambou qui entrent finalement dans cette définition d'un turion, lui aussi comestible.



Turion d'asperge

Par extension, ce terme désigne aussi une tige feuillée non-florifère de la première année émise par la souche enterrée chez certaines rosacées ligneuses (ronce et rosier notamment). Ce turion, appelé dans ce cas la *primocanne*, se ramifie l'année



Primocanne sur une tige souterraine d'épilobe de Durieu (*Epilobium duriaei*)



Turion de myriophylle se développant sur une tige

suivante et produit des rameaux quant à eux florifères, dressés ou retombants.

Finalement, un turion désigne plus spécifiquement un bourgeon particulier de certaines plantes aquatiques (élodées, potamots, myriophylles) qui assure cette reproduction végétative.

Sans aucun doute, notre rendez-vous mensuel sur le sentier botanique permet d'enrichir notre vocabulaire et son entretien permet de couper le turion sous le pied, notamment de la ronce.



Primocanne sur une tige souterraine de ronce

Par Christophe GALET

THALASSO À LA BAULE

Depuis 2012, La Sylve organise très régulièrement des séjours en thalassothérapie. Après une interruption de deux ans due aux divers confinements Covid, un séjour à La Baule a pu être organisé cette année, du 18 au 25 mars 2023.



Océarium du Croisic

Nous étions 38 à rejoindre le « Village Club du Soleil » de La Baule, dont 25 ont suivi les soins de thalassothérapie. Les journées étaient partagées entre les soins et les visites de la région.

Notre hébergement et la restauration à l'hôtel Saint-Saëns furent des plus sympathiques et de très bonne qualité. Les visites autour de La Baule nous ont permis de faire le tour de la presqu'île guérandaise.



Dégustation d'huîtres

Notre guide, François, nous a conduits vers les anciennes et magnifiques villas de La Baule-Les Pins et le parc des Dryades où trône un très beau buste d'André Lajarrige, fondateur du quartier de La Baule-Les Pins en 1922.

Nous avons pu visiter le Croisic et son océarium, très riche en poissons et autres occupants du monde marin, passant des hippocampes aux méduses, aux requins et bien d'autres... et nous avons pu assister au repas des manchots.

Excursion à Kercabelllec, charmant petit port avec ses parcs ostréicoles et, miam... ! dégustation d'huîtres et de pâtés de fruits de la mer, tout cela, quasiment les pieds dans l'eau.

Notre visite à Saint-Nazaire fut perturbée par le mauvais temps et les grèves en cours à cette période. Après être passés par la plage Jacques Tati sous la pluie, nous sommes arrivés à Saint-

Nazaire où nous avons visité le musée Escal'Atlantic. Un voyage dans le temps et la magie des grands paquebots fabriqués dans les Chantiers de l'Atlantique.

Une promenade en chaland sur La Brière, seuls au monde, mais conduits par des guides passionnants. Découverte du village de Kerhinet avec ses maisons aux toits de chaume.

Guérande : visite de la cité médiévale, aux maisons de granit, située au cœur des marais salants, et pour finir un goûter de crêpes, bien sûr arrosées de cidre.

Cette agréable semaine, bien que mouvementée, fut un très beau moment de partage.



Plage Jacques Tati

Par Claudie CESCA et Annick COTEL

LES MAÇONS DE LA CREUSE

Conférence de La Sylve par Serge et Dominique Montagne,
le 25 février 2023
60^e conférence organisée par la Sylve !

Tout comme le Morvan a fourni des nourrices, la Savoie des ramoneurs et l'Auvergne des bougnats, la Creuse est connue pour ses maçons. Serge Montagne, lui-même descendant d'une lignée de maçons, nous en dit plus.

Tout d'abord il faut préciser que si l'expression "maçons de la Creuse" est couramment retenue, elle est doublement approximative :
– d'abord parce que ceux que l'on dénomme du terme générique de "maçon" exerçaient en fait tous les métiers du bâtiment, depuis architecte, entrepreneur ou conducteur de travaux, jusqu'à tailleur de pierre, terrassier, rocaillier, en passant par plâtrier, peintre, charpentier, cimentier et autres ; on appelait "goujats" les jeunes qui démarraient dans la profession et n'avaient pas encore de spécialisation.



– ensuite parce que la région d'origine est un peu plus étendue que le strict département de la Creuse (lequel a été créé, comme tous les autres départements français, en 1790 par la Révolution, alors que les migrations ont commencé bien avant, puisqu'on en trouve les premières traces dès le XIV^e siècle) ; en fait le phénomène touche toute la région de la Marche et une petite partie du Limousin.

Les paysans de ces régions extrêmement pauvres étaient contraints de quitter leur village natal pour chercher du travail, majoritairement en régions parisienne et lyonnaise. Le plus célèbre est sans doute Martin Nadaud (qui a même une place à son nom à Paris), auteur des *Mémoires de Léonard*,

ancien garçon maçon, livre de souvenirs écrit à la fin de sa vie, dans lequel notamment il décrit la dure condition de ces travailleurs immigrés



sur les chantiers de construction de Paris. Martin Nadaud, devenu député, est l'auteur de la formule bien connue "Quand le bâtiment va, tout va".

Les maçons de la Creuse représentent une migration très ancienne, qui atteint son apogée dans le courant du XIX^e siècle. Massive, dans certaines communes rurales, elle concernait parfois la moitié de la population masculine en âge de travailler, c'est-à-dire dès douze ou quatorze ans. Elle touchait 13 % de la population totale de la région et a compté jusqu'à 35 000 hommes par an. Il s'agit d'une migration saisonnière : les travailleurs partaient vers le mois de mars, et revenaient à la fin de l'année



Les maçons creusois en chemin vers le labeur...
Photothèque Paul Colmar



Maçon édifiant une digue d'une longueur de 1 500 m avec chaussée, barrant le chenal d'entrée au port de La Rochelle et censée interdire l'accès aux Anglais. Pour l'occasion, Richelieu sur ordre de Louis XIII, fit appel en 1626 aux maçons Limousins dont la renommée était déjà avérée.

<https://www.lesmaconsdelacreuse.fr>

plusieurs années de suite au même endroit, d'autres exploraient chaque année de nouveaux territoires à la recherche d'un emploi. C'est ainsi qu'on retrouve leur trace partout en France et même parfois à l'étranger. Les femmes restées au pays faisaient tourner la ferme avec les plus jeunes et les plus vieux, incapables de faire le voyage, lequel, avant l'arrivée du chemin de fer, se faisait souvent à pied sur des routes non goudronnées, avec des étapes en dortoirs et, en chemin, les intempéries bien sûr ainsi que toutes sortes de dangers, notamment les maladies, les loups, et au retour, quand la bourse était pleine du salaire durement gagné, le brigandage.

Par Jacqueline CHEVALLIER

sachant que les chantiers, à cause de la neige et du gel, s'arrêtaient en hiver.

Si l'on recense quelques entrepreneurs, l'immense majorité des migrants sont des "petits" maçons anonymes exerçant les métiers de base dans le bâtiment. Les Creusois ont participé à de très gros chantiers (châteaux – Versailles, Vaux-le-Vicomte, Le Panthéon – fortifications, ouvrages d'art, métro parisien, villas "Art nouveau" de Nancy, reconstruction après les guerres, etc.) mais également à des chantiers plus modestes.

Certains retournaient

[...] ceux que l'on dénomme du terme générique de "maçon" exerçaient en fait tous les métiers du bâtiment, depuis architecte, entrepreneur ou conducteur de travaux, jusqu'à tailleur de pierre, terrassier, rocailleur, en passant par plâtrier, peintre, charpentier, cimentier et autres ; [...]



L'ART DES JARDINS & L'ART FLORAL AU JAPON

Conférence de La Sylve par Nadine Poletto, suivie
d'une démonstration d'art floral par Dominique Jacobs
le 15 avril 2023

Les jardins au Japon

L'art millénaire des jardins au Japon est né d'une lente évolution intimement liée à l'histoire du pays. Contrairement à nos premiers jardins d'abbaye en Occident, la culture de plantes médicinales ou vivrières est inconnue là-bas. Ainsi la notion de jardiner y est inexistante, c'est l'art de dresser des pierres qui prédomine.



Les premiers archétypes de jardins recréaient sous forme réduite les lieux mythiques où séjournèrent les *kamis* ⁽¹⁾. Ils étaient vraisemblablement composés d'un étang et d'îles – des enrochements de pierres symbolisant océans, montagnes et sources, faisant écho à leurs pierres sacrées évoquées dans le Shinto, la religion du Japon, qui signifie la voie des dieux. Le **Tsukiyama** est un jardin miniature de pierres dressées, allégorie de la nature.

Plus tard, calqués sur le modèle chinois, seront conçus de grands jardins d'apparat de type **Shinden**, dont la disposition très codifiée répond à la géomancie chinoise, le *Feng shui*. Ils sont situés devant les pièces de réception ; un lac occupe l'essentiel de l'espace afin de faire découvrir le jardin depuis une barque, la promenade à pied étant rendue improbable par le port vestimentaire de l'époque. Un seul jardin de cette époque Heian (794-1185) est partiellement reconstitué. Il se situe à Uji près de Kyoto.

Va suivre pendant plus de deux siècles une période féodale austère où le gouvernement du shogun, en réaction contre

l'oisiveté de la noblesse, va s'appuyer sur une élite guerrière, les samouraïs. La période Kamakura (1185-1333) permettra à la mouvance du bouddhisme zen de se propager, en s'accordant avec l'esprit militaire des guerriers samouraïs. Le **jardin Zen**, abstraction de la nature, est conçu dans la sobriété avec économie de moyens.

La période Muromachi (1333-1568), époque prospère malgré de nombreux troubles, connaîtra l'âge d'or des jardins, de conception différente selon les origines religieuses ou philosophiques, ainsi que l'évolution des bâtiments dans les villes.

Le jardin de Paradis représentera le paradis du bouddha Amida. Il est composé essentiellement d'un lac entouré d'un sentier. Deux îles symbolisent une tortue et une grue, longévité et bonheur. Un groupe de rochers peut évoquer le bouddha et ses disciples. D'une allégorie de la nature, le jardin devient symbolique. Créé par Soseki (1342), tout en respectant les recommandations du *Sakuteki*, traité de jardinage, le petit jardin du Pavillon d'Or au nord de Kyoto en est le modèle.



Le jardin Zen du Pavillon d'Argent, jardin de pierres traité en *Karesansui*, répondra au goût japonais pour les « jardins sans eau ». Par analogie, la peinture monochrome et dénudée de l'époque chinoise des Song a présidé à la conception de ces jardins. Composés de pierres et de sable sur un espace réduit, ils sont destinés à être regardés d'un point fixe : les rochers représentent des îles entourées de mousses, les ondulations du sable blanc les remous des vagues ; les fleurs y sont absentes, seuls des arbres taillés à feuilles persistantes entourent le jardin.

Le Pavillon de thé, *Chinawa*, apparaît dans sa forme aboutie à la fin de la période Muromachi. La cérémonie du thé, inspirée du zen, véhicule des valeurs philosophiques de sobriété, mais est conçue au début pour profiter de beaux objets. Ce n'est pas une cérémonie religieuse. « La voie du thé » invite le visiteur à la tranquillité de l'esprit, l'harmonie, le respect, la pureté. Dans le Japon très hiérarchisé, elle prône l'égalité, la simplicité, un raffinement masqué sous une apparente rusticité. L'invité pénètre dans ce jardin en quittant ses préoccupations et le monde de tous les

jours pour entrer dans une sphère de quiétude. Ce jardin est un écrin pour un voyage spirituel proche de l'austérité de l'esthétique zen. Il n'est pas conçu pour être contemplé de plusieurs points de vue, c'est un parcours initiatique.

Le petit jardin cour, *Tsuboniwa*, est favorisé par l'évolution des constructions et le cloisonnement des pièces par des portes coulissantes et des fenêtres en papier. Il s'organisera en véritable tableau végétal pour des bibliothèques de riches propriétaires.

Le Japon se ferme aux étrangers à l'époque d'Edo (1603-1867). Pendant plus de deux siècles, les shoguns du clan Tokugawa vont imposer une relative « paix armée ». Les *Daimos*, préfets de région, vont concevoir alors de très grands jardins d'apparat de plusieurs hectares pour leurs réceptions, des **jardins de promenade**, *Kaiyushiki*, qui incorporeront un jardin sec, un pavillon de thé, des allées jouant de courbes et contre-courbes pour dévoiler des perspectives paysagées. Trois jardins de ce type sont classés joyaux nationaux, le Korakuen à Okayama, le Kenrokuen à Kanazawa, et le Kairakuen à Mito.

En conclusion, ces jardins constitueront, par la promenade, une synthèse des anciens jardins de type Shinden, des jardins secs et des pavillons de thé, mais ils n'évolueront plus. Plus récemment l'ouverture du pays à l'Occident permettra d'aborder d'autres façons de concevoir les espaces paysagers. Il faudra attendre le travail de Mirei Shigemori (1896-1975) pour leur redonner un souffle.

Par Nadine POLETTO

- Bibliographie* : Kaii Higashiyama : *La mystérieuse beauté des jardins japonais* (2015)
 Murielle Hladik : *Shigemori Mirei - Un regard créatif sur l'art des jardins* (2012)
 Danielle Elisseff : *Jardins japonais* (2010)
 François Berthier : *Les jardins japonais, principe d'aménagement et évolution historique* (2000)

¹ En japonais, le mot *kami* a pour sens premier « esprit », et non « dieu ». La notion s'est ensuite élargie pour désigner aujourd'hui plus généralement l'esprit d'une personne décédée, une divinité, un être suprême, Bouddha ou Dieu, une effigie, un principe, des forces créatrices de l'univers ou, de façon plus globale, tout ce qui peut être vénéré.

L'art floral au Japon

L'art floral japonais, ou *ikebana*, ce qui signifie « arrangements de fleurs vivantes », s'inspire de l'amour et du respect de la nature, de la symbolique héritée du rituel bouddhique, de l'équilibre entre contenants et végétaux dans un esprit d'asymétrie.



Il se pratique comme un art de vivre spirituel et matériel au même titre que les autres disciplines japonaises.

En réalisant six bouquets devant un public attentif et bienveillant, j'ai essayé de montrer que cet art, maintenant très répandu en Occident, pouvait s'étudier à travers des techniques, certes strictes et contraignantes, mais qui laissent à chacun son espace de créativité.

Nous avons eu la chance de disposer de végétaux de grande qualité en ce début de printemps : cerisier en fleurs, camélia, spirée, iris, pivoine, aubépine des bois, dans un lieu accueillant et bien adapté à la manifestation.

Par Dominique JACOBS, école Ohara de Tokyo



DENTELLE AU FIL DU TEMPS

**Conférence de La Sylve par Brigitte Malherbe,
le 21 octobre 2023**



Brigitte Malherbe expose une histoire de la dentelle et des dentelières. À l'issue de sa conférence, elle présente quelques dentelles anciennes caractéristiques et quelques-unes de ses dernières créations, puis elle effectue une brève démonstration technique.

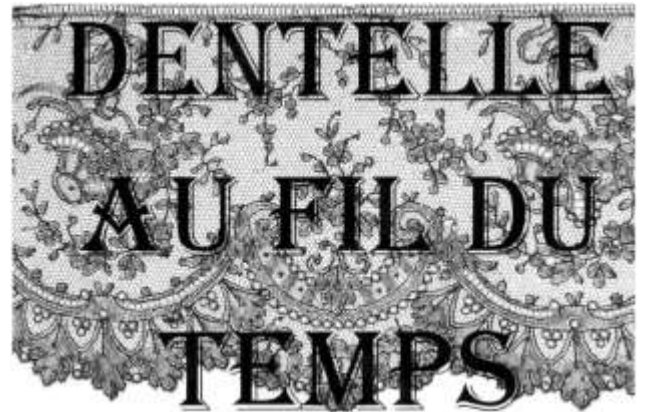
Dès ma plus tendre enfance, grâce à une mère calaisienne, j'ai été fascinée par la beauté et la finesse de la dentelle que je voyais fabriquer par d'énormes machines très bruyantes.

Mais lorsque j'ai découvert, lors d'une brève excursion en Belgique, la dextérité magique d'une dentellière aux fuseaux, ma vocation est née :

Je serai dentellière moi aussi !

Tout en poursuivant mes études de mathématiques, je cherchais un cours de dentelle. L'ouverture du Conservatoire de la dentelle du Puy m'a permis de réaliser mon rêve. À partir de 1979, j'y ai suivi de nombreux stages, puis d'autres à Paris, en Belgique avec madame Parfait, en Normandie avec Mylène Salvador,

Claudette Bouvot, Chantal Hervieux... Les cours de Michel Jourde m'ont permis d'apprendre le dessin dentellier et la mise en carte. Ainsi, je peux reproduire ou adapter des dentelles anciennes mais surtout faire des créations personnelles, d'inspiration traditionnelle ou plus contemporaine, en intégrant fils métalliques, soies polychromes, perles, etc.



J'ai, pendant quinze ans, enseigné bénévolement à Senlis la technique dentellière dont celle de la dentelle de Chantilly, collaboré à la revue *La Dentelle* et participé régulièrement à des expositions régionales ou internationales. Je fais des conférences pour montrer le rôle artistique et économique que la dentelle a joué, tout particulièrement dans notre région.

La plupart des historiens fixent la découverte de la dentelle vers 1500, probablement dans les Flandres, pays du lin, pour la dentelle aux fuseaux, et en Italie, pays des broderies luxueuses, pour la dentelle à l'aiguille. La dentelle s'est logiquement implantée en France au Puy-en-Velay, ville étape des pèlerins se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, mais aussi à Senlis qui devint, sous Henri IV, le berceau encore trop méconnu de la dentelle en Île-de-France (source BNF).

Sous la Renaissance, la création de dessins par de grands artistes fait de la dentelle un art très élaboré. Avec l'arrivée des Médicis à la Cour de France, l'influence de l'Italie va prédominer et imposer le port des dentelles. Catherine de Médicis met la fraise et autres



Musée de la dentelle de Chantilly



L'art de la dentelle aux fuseaux

cols extravagants à la mode masculine et féminine.

À l'avènement de Louis XIII, le luxe ne connaît plus de bornes. Pour effectuer ces achats de dentelles, des sommes énormes quittent la France pour l'Italie et les Flandres. Richelieu interdit, mais sans succès, le port de la dentelle et surtout son importation. Louis XIV fait aussi promulguer des édits dans le même but. Colbert décide alors de développer l'industrie dentellière en France et crée des manufactures en 1665 : Aurillac, Arras, Sedan, Alençon et en Île de France. Très vite les dentelles françaises ont un succès considérable, portées par la noblesse et le clergé.

La révolution de 1789 mettra un terme à tout ce luxe. On retrouvera l'usage de la dentelle sous Napoléon I^{er}, mais uniquement dans le costume féminin et ses accessoires. En 1818, l'invention du tulle mécanique réduit beaucoup le temps de travail et le prix des grandes pièces mais ne peut reproduire la beauté exceptionnelle des dentelles faites à la main.

Sous Napoléon III, la mode espagnole met à l'honneur les dentelles en soie noire de Chantilly. L'étiquette impose de nouveau le port des dentelles à la cour : châles, mantilles,

éventails ont un grand succès, mais la dentelle mécanique va aussi se développer sur une très grande échelle à Calais et à Lyon. Cependant la dentelle à la main résiste bien à cette concurrence jusqu'en 1914, car elle conserve le marché du luxe.

Après la Première Guerre mondiale, les dentelles de luxe, très chères, ne se vendent plus. Les conditions d'apprentissage et le travail des dentellières sont si durs qu'il n'y a plus de candidate et de plus... l'école est devenue obligatoire !

Des fraises de la Renaissance aux merveilleuses dentelles de soie noire de Chantilly mises à l'honneur sous le Second Empire, nous pouvons admirer cet art magnifique dans les tableaux. Mais historiquement il est essentiel de considérer aussi l'aspect économique de cette industrie dentellière : après la création de manufactures par Colbert, cette activité s'est considérablement développée : le recensement en 1851 dénombrait de 8000 à 9000 dentellières dans la région de Chantilly. De nos jours la haute couture utilise de plus en plus de dentelle mécanique fabriquée surtout à Caudry ou Calais, mais aussi certaines rares dentelles à la main.

En 1976, un conservatoire national pour la dentelle du Puy est créé ainsi que des ateliers nationaux au Puy et à Alençon. Des congrès, des concours internationaux sont organisés et de très nombreux passionnés font découvrir cet art d'une beauté incomparable. Après un passé prestigieux, la dentelle a un très bel avenir devant elle.

*Par Brigitte MALHERBE,
Dentellière senlisienne*

LES OISEAUX DE NOS JARDINS

**Conférence de La Sylve par Hervé Andrieux,
le 18 novembre 2023**

Il est vrai qu'il est séduisant d'admirer sur internet les oiseaux exotiques : paradisiers, colibris, toucans et autres perroquets. Cependant, apprendre à reconnaître leurs cousins français tout près de chez nous et se lancer, comme dans une enquête, sur l'identification de nos amis ailés dans nos jardins ou parcs urbains procure une joie intense.



Pinson des arbres (*Fringilla coelebs*)

Notre pays dénombre plus de 500 espèces d'oiseaux si l'on compte les visiteurs étrangers occasionnels.

Dans un jardin modeste de 400 m², j'ai eu la chance d'en observer une trentaine. Pour les débutants, l'hiver reste la saison privilégiée, avec le petit coup de pouce de graines de tournesol et boules de graisse.



Chardonneret élégant (*Carduelis carduelis*)

Un petit guide s'avère indispensable, tel *Reconnaître facilement les oiseaux du jardin* aux éditions Ulmer, plutôt que de se

perdre dans un ouvrage volumineux. Il est également nécessaire d'utiliser des jumelles (grossissement 8 x 30). La démarche consiste à d'abord évaluer la taille d'un individu en comparaison de celle d'un moineau, d'un merle, d'un pigeon ou d'un faucon. Ensuite il faut réviser la "topologie" du corps de l'animal pour situer en détail les plages colorées. Enfin la silhouette et le vol sont, avec l'habitude, des caractéristiques importantes. Et, après quelques progrès, reconnaître le chant sera la cerise sur le gâteau !

Rapidement, vous serez capables d'adhérer aux sciences participatives, comme le comptage des oiseaux à la mangeoire en hiver ou celui du printemps organisé par le Muséum d'histoire naturelle sur internet, et vous pourrez comparer vos résultats à ceux des autres observateurs. Ces données sont précieuses pour les scientifiques par leur importance au niveau national (4 000 participants pour 90 000 oiseaux recensés). Nul besoin d'être un spécialiste.

J'en profite pour vous évoquer un autre sujet, la dernière trouvaille des humains, qui désignent d'un pudique acronyme ceux que nos anciens qualifiaient de nuisibles : les ESOD ou espèces susceptibles d'occasionner des dégâts. Parmi les oiseaux, ils y ont dénoncé la corneille noire, le geai des

chênes, le corbeau freux, la pie bavarde et l'étourneau sansonnet.

Or, selon les experts la corneille, la pie et le corbeau, par leur régime omnivore, sont des équarisseurs, ces oiseaux se nourrissant de cadavres d'animaux parfois issus de collisions routières. Ils sont aussi des auxiliaires importants de l'agriculture en dévorant insectes et limaces.

Quant au geai et à l'étourneau, ils jouent un rôle considérable dans la dissémination des graines en enfouissant – et parfois en oubliant – leur butin pour la mauvaise saison.

De plus, les quatre premiers font partie des animaux les plus intelligents (tous des corvidés), rivalisant parfois avec des primates.

Les seules espèces pouvant être qualifiées d'indésirables sont celles qui ont été introduites par l'homme dans un milieu exogène. Tel est le cas des écureuils gris américains portant le virus de la variole qu'ils transmettent à leurs cousins roux européens non immunisés ou celui des perruches à collier qui sont concurrentes de nos espèces cavicoles pour nicher.



Sittelle torchepot (*Sitta europaea*)

Cependant, il faut aussi mentionner une sensibilisation accrue du public à la faune qui nous entoure, au travers d'actions menées par des associations telles que la LPO, la Ligue pour la protection des oiseaux.

La protection de nos rapaces français a abouti à la présence actuelle de 33 espèces sur le territoire métropolitain, ce qui est un



Rouge gorge (*Erithacus rubecula*)

progrès, par rapport à la raréfaction observée au cours des années 70, tant en nombre qu'en variétés.

De belles initiatives de collaboration avec les agriculteurs ont permis la protection des jeunes busards cendrés nichant au sol, par la pose d'enclos qui les signalent aux moissonneuses. Il leur est également proposé de placer des nichoirs sur les parcelles cultivées.

Ailleurs, sur les plages bretonnes, on informe les touristes et on les écarte, eux et surtout leurs compagnons canins, des zones de nidification des gravelots qui déposent leurs œufs sur le sable.

En conclusion, je dirai qu'il est présomptueux de juger les espèces par rapport à notre usage, et que l'équilibre et la diversité des animaux doivent être respectés sans notre intervention, même si l'on peste parfois après nos voleurs de cerises ailés !

Par Hervé ANDRIEUX

RANDO+ DU 15 MARS 2023

à Écouen

Ce mercredi 15 mars, nous nous retrouvons devant le château d'Écouen qui se dresse sur une butte dominant la plaine de France. Situé au cœur d'une forêt domaniale, il abrite aujourd'hui le musée national de la Renaissance et l'une des collections d'art décoratif les plus riches de France.

Daphné, notre jeune guide nous fait découvrir armes, sculptures, peintures, orfèvrerie, émaux... Elle raconte avec talent les scènes mythologiques peintes sur les céramiques. Malheureusement les salles réservées aux tapisseries sont fermées provisoirement. Il faudra revenir !



Château d'Écouen, musée national de la Renaissance

Après la visite du château, nous nous promenons dans la ville qui possède quelques témoignages de son riche passé : une belle grange dimière, un lavoir, le manoir des Tourelles, des demeures du XIX^e siècle...

Nous ne pouvons, hélas, admirer de l'intérieur les superbes vitraux du XVI^e de l'église Saint Acceul, le guide étant absent.

De retour au château, nous festoyons à la table des Rois, dans une agréable ambiance.

L'après-midi, nous randonnons dans la forêt encore dénudée mais avec quelques arbres en fleurs, prémices du printemps prochain. Nous

passons devant le fort construit après la guerre de 1870 : il fait partie de la deuxième ceinture des forts protégeant Paris. Nous nous arrêtons devant l'emplacement supposé du télégraphe de Chappe, système de communication optique. Dans le parc du château, nous découvrons la fontaine Hortense puis un petit théâtre de verdure.



Scènes mythologiques peintes sur céramiques



Ce fut une belle journée riche d'Histoire.

Par Jacqueline et Michel SCORZATO

RANDO+ DU 16 JUIN 2023 en pays de Meaux

Selon la tradition, la rando+ associe visite historique et randonnée. En ce jour estival, elle se déroulera en Seine et Marne. Une des participantes décrit cette journée riche en découverte et en partage.

Neuf heures trente, nous arrivons au siège de BIP (Base internationale de projet), association exclusivement composée de bénévoles (dont Jean-Claude Rives et Michel Scorzato) et principalement dédiée à l'approvisionnement et la remise en état de matériels médicaux, avec l'aide de médecins, chirurgiens et professionnels de santé, à destination des populations défavorisées de pays émergents. Des dizaines de conteneurs sont envoyés chaque année. Merci à toute cette équipe pour son dévouement, pour le bonheur des déshérités.



Onze heures, Meaux nous ouvre ses portes. Petite ville qui a su conserver son charme atypique avec ses maisons de caractère.

Nous arrivons sur le parvis de la cathédrale Saint Etienne où nous attend notre guide qui nous renseignera sur l'histoire de la ville. La construction de la cathédrale commence au XII^e siècle pour s'achever définitivement au milieu du XVI^e siècle. Cette longue attente trouve son origine avec la guerre de 100 ans et l'occupation anglaise.

Le personnage incontournable de Meaux et de sa cathédrale est Bossuet, célèbre pour ses sermons et ses oraisons funèbres.

Nous nous dirigeons ensuite vers le palais épiscopal où vécut Bossuet, qui est transformé aujourd'hui en Musée, plongeant sur un magnifique jardin à la française calme et reposant.

Midi sonne, les ventres réclament, nous nous dirigeons vers les lieux de notre pique-nique situé dans un immense parc naturel « Pâtis » très ombragé.

Apéro, convivialité, les langues et les rires vont bon train. Le ventre plein et la bonne humeur régnant, il est temps de prendre nos bâtons pour partir à la découverte de ce parc.

Celui-ci longe en partie la Marne et c'est un foisonnement de verdure, d'arbres et d'étangs où nous retrouvons la faune de notre région : canards, cygnes, hérons...

Après deux bonnes heures de balade, il est temps de penser au retour, la tête pleine d'images de cette belle région et heureux d'avoir pu partager ensemble ces moments conviviaux.



Musée de Meaux – la statue de Bossuet



Par Arlette VERSOT

LA CHRONIQUE DE SYLVETTE III, REINE DE LA RUCHE (Chapitre VII)

Dans de précédents numéros des Petites chroniques de la Sylve ont été abordés différents sujets concernant le royaume des abeilles :

Comment se passe l'hiver dans la ruche (n° 24)

L'accession de la reine au pouvoir dans la colonie (n° 25)

L'essaimage d'une partie de la ruche avec la vieille reine (n° 26)

Les malheurs qui de plus en plus accablent les abeilles (n° 27)

La fabrication et la composition du miel, un des produits les plus frelatés par les humains (n° 28)

La vie peu enviable des mâles injustement oubliés (n° 30)

Dans ce septième et dernier chapitre, Sylvette III, la reine de la ruche, évoque la vie des ouvrières.

À la suite de divers mouvements internes revendicatifs de gilets bruns velus, j'ai pris conscience que mes chroniques étaient très égocentrées, trop sans doute. Peut-être le temps est-il venu de mettre un bémol à un orgueil démesuré. Mais vous-mêmes, vous m'incitez à cultiver cet orgueil :

lorsque notre proprio présente une ruche vitrée lors d'expositions, il doit sans cesse répondre aux mêmes questions. Où est la reine ? Comment est-elle choisie ? Et rien, ou pas grand-chose, sur celles qui travaillent sans relâche, à en perdre la vie très rapidement !

Dans un souci démocratique de transparence, j'ai donc décidé de vous conter par le menu la dure vie bien remplie des travailleuses qui se relaient dans le temps pour la survie de l'espèce. Sans elles, je ne serais rien ! (Belle maxime politique, n'est-ce pas ?)

Hommage aux travailleuses ouvrières *apis mellifera*

Tout commence par la ponte d'un petit œuf blanc, oblong, dressé, qui se fixe au fond de l'alvéole : 1,3 millimètre de long pour vous donner une petite idée. En pleine saison je répète cette opération près de 2 000 fois par jour !

Au bout de trois jours, l'œuf qui s'est développé se couche au fond de l'alvéole. Une membrane se déchire et l'œuf se transforme en **larve**, une sorte de minuscule ver dont la partie la plus importante est le tube digestif. Normal, il faut bien manger pour grandir, comme répète le proprio à ses petits-enfants. D'abord une nourriture de grand luxe : de la gelée royale durant trois jours, puis une sorte de pâtée de



Les œufs au fond des alvéoles
photo : xiSerge (Pixabay)

protéines végétales : le pollen des fleurs mélangé à du miel que d'aucuns appellent « le pain des abeilles ». Pendant six jours la larve grandit et grossit énormément. Poids multiplié par 900 en 6 jours. Qui dit mieux ?



21 jours pour que l'œuf devienne abeille
photo : Waugberg (Wikimedia Commons)

Jusque-là, le proprio qui inspecte les cadres de la ruche peut observer ce qui se passe dans l'alvéole. Mais petit à petit la pudique larve tisse un cocon (une cuticule) autour d'elle et le neuvième jour le grand mystère de la vie cachée se produit : une fine membrane de cire bouche l'alvéole. Et dans le secret obscur de son alvéole hexagonale la larve devient **pupe** (du latin *pupa* qui signifie poupée. Adorable, non ?) Cette puppe blanche va se transformer en abeille en douze jours. Apparaissent alors la tête, les antennes, les pièces buccales, le thorax, les pattes, l'abdomen. Les muscles et les organes se transforment. Enfin la cuticule se dessèche et craque et la jeune ouvrière, avec ses mandibules, déchire la membrane qui bouchait la cellule. Et elle en sort telle que vous avez l'habitude de l'observer dans vos jardins.

Si vous comptez bien : $3 + 6 + 12 = 21$ jours pour que l'œuf devienne abeille. Pour moi, la reine, c'est seulement 16 jours, exclusivement biberonnée à la gelée royale.

Vous remarquez peut-être que c'est le même temps que doit couvrir une poule pour voir éclore ses poussins. Sans doute, mais à deux énormes différences près : chez nous pas besoin de couvrir, la chaleur est fournie par la ruche où il fait 30°C en permanence. Et surtout, à la différence du poussin

qui devra grandir en poulette avant de devenir poule, l'abeille qui sort de sa cellule est déjà adulte, prête à remplir toutes les missions programmées par son espèce.

Adulte peut-être, mais encore un peu molle. Il lui faudra attendre de 12 à 24 heures pour que son exosquelette en chitine^(*) durcisse. Petit handicap passager : elle ne peut pas encore piquer car le corps trop mou ne permet pas de compresser la glande à venin.

Mais déjà au travail. Première tâche incontournable : faire le ménage de l'alvéole où elle est née. Elle doit éliminer tout ce qui est indésirable avant que j'y pondre un nouvel œuf ou que la colonie l'utilise pour engranger des réserves de miel ou de pollen. Elle doit vider des morceaux d'opercule, des restes de cocon, les excréments de la larve, etc. Le fond de la cellule est léché et les parois sont polies. Ce premier travail fait, elle est affectée au nettoyage de toute la ruche durant deux jours. Jeune abeille commence sa vie active comme **nettoyeuse**, balayeuse, fossoyeuse pour traîner hors de la ruche les cadavres d'abeilles ou de gros insectes étrangers éliminés par les gardiennes. On assassine l'intrus et on évacue par le trou de vol.

Après ces deux jours d'échauffement laborieux, petite abeille devient **nourrice**, du troisième au dixième jour de sa vie.



Jeunes larves de reine flottant dans de la gelée royale
photo : Waugberg (Wikimedia Commons)

À son tour de nourrir les larves en croissance et ce pour une bonne raison : des glandes spéciales se développent (glandes hypo-pharyngiennes pour faire savant) et produisent la fameuse gelée royale

* chitine : $(\text{C}_8\text{H}_{13}\text{NO}_5)_n$ pour les chimistes ! Constitutif des carapaces des insectes et crustacés. Certains pesticides nuisent à sa production.

indispensable au développement des jeunes larves. Une cure obligatoire de trois jours avant la bouillie énergétique de miel et pollen. Comme une infirmière pédiatrique confirmée, elle inspecte régulièrement la larve dont elle a la charge plusieurs fois par jour afin de surveiller le niveau de gelée au fond de l'alvéole et de compléter si besoin.

Après trois jours, l'avette (autre nom un peu vieilli de l'abeille, reconnu par l'Académie française), l'avette, dis-je, rejoint les nourrices affectées à ma personne royale (une dizaine en permanence) qui se nourrit exclusivement de gelée royale. Ces nourrices se relaient chaque minute. Après un contact avec les antennes royales, elles secrètent directement la gelée royale dans la bouche de leur reine.

Mais voilà qu'au dixième jour, ces petites glandes miraculeuses s'atrophient brutalement. La source de gelée royale est tarie. La fonction de nourrice n'est plus possible.



Une abeille maçonne explorant une cavité
photo : Beatriz Moisset (Wikimedia Commons)

Du onzième au seizième jour, de nouvelles glandes prennent le relais dans le corps de l'abeille : des glandes cirières. Cette sécrétion de cire va orienter l'abeille vers d'autres métiers nobles : **maçonne et architecte**.

Pour le matériau de construction il suffit de malaxer les petites paillettes de cire émises par les glandes avec de la salive. Le travail ne manque pas.

Il faut operculer avec une petite couche de cire les cellules remplies de miel au bon degré d'humidité (18 %) pour une parfaite conservation... un peu comme la couche de paraffine sur

les pots de confiture de vos grand-mères. Il faut compter quand même six heures pour réaliser un couvercle de cire.



Une merveille d'architecture inégalable
photo : xiSerge (Pixabay)

Le gros du travail consiste surtout à construire et réparer les cellules. Le travail du bureau d'études est pratiquement inexistant car le cahier des charges est inchangé depuis la nuit des temps : des rangées de cellules hexagonales placées dos à dos. Ne soyons pas faussement modestes : c'est une merveille d'architecture inégalable. Impossible de faire mieux !

La forme hexagonale permet de construire un maximum de cellules sur une surface donnée sans aucune perte de place (870 cellules par carré de 10 cm de côté). Un kilo de cire permet de construire 77 000 cellules. Je suis persuadée que ce genre de données n'avait pas échappé aux problèmes un peu tordus de votre vieux certificat d'étude.

Pour ce travail de construction et le gros œuvre, la cirière est aidée par des abeilles plus âgées. Il s'agit de construire trois types de cellules : les plus petites et les plus nombreuses

pour les ouvrières, des cellules un peu plus grandes en périphérie des cadres pour les mâles et, n'oublions pas, les rares cellules de futures reines nettement plus grandes.

Autour de ces quinze jours, un autre travail collectif et répétitif commence, un travail de **manutentionnaire**. Lorsqu'une abeille butineuse revient dans la ruche avec un jabot rempli de nectar, elle confie sa récolte à notre abeille qui l'aspire. Elle ingurgite et régurgite de nombreuses fois ce liquide pour qu'il se déshydrate et qu'il s'enrichisse des nombreuses enzymes qui seront la signature inimitable du miel. Si vous transposez cette opération à l'échelle humaine, je pense vous voir esquisser une légère moue de dégoût. Cette opération peut prendre de quelques heures à quelques jours jusqu'à ce que le miel puisse être entreposé dans une cellule qui sera fermée par une jeune cirière. Et pas de date limite de conservation !



Abeilles se livrant à un échange de nourriture (trophallaxie) au sein de la ruche
photo : E. Tournernet

Mais voilà qu'après dix-sept à dix-huit jours suivant sa naissance, les glandes cirières vont s'atrophier à leur tour. Pas de vacances ni de RTT pour autant, car d'autres missions sont programmées du seizième au vingt-et-unième jour.

Une mission fondamentale consiste à assurer la régulation thermique et la ventilation de la ruche. Travail de **ventileuse**. L'été il faut maintenir une température de 35 °C dans la ruche pour accélérer la maturation du miel en éliminant une partie de l'eau du nectar et en asséchant le pollen emmagasiné qui pourrait se mettre à fermenter.

Et s'il fait trop chaud, façon canicule ? Petite abeille va sortir de la ruche avec ses compagnes pour ventiler de l'air plus frais dans la ruche.



Grappe d'abeille autour de la reine
photo : pxhere.com

Et l'hiver ? Comme les abeilles n'hibernent pas, il faut se garder au chaud et produire la chaleur indispensable à la survie de la colonie. Les abeilles se regroupent en formant une grappe autour de la reine : une sorte de coque compacte et isolante. Et grâce à de bonnes rations du miel qui fournit l'énergie, les abeilles ayant l'âge requis contractent frénétiquement leurs muscles de vol sans faire bouger les ailes. Ce qui génère de la chaleur. Vous constatez cette réaction lorsque vous vous frottez énergiquement les mains pour les réchauffer. Le thermostat apicole impose une température constante de 30 à 32 °C. Soyons clairs : ce chauffage ne concerne pas toute la ruche mais juste la partie occupée par la grappe. Cette température correspond à la chaleur d'une ampoule de 20 à 40 watts. À moins de 10 °C, les abeilles tombent dans un engourdissement comateux qui conduit à une mort certaine. Inutile de vous dire que les vols d'hygiène (pipi et le reste), même avec un rayon de soleil engageant, sont particulièrement rapides en hiver !

Avant d'avoir le droit d'aller se dépenser hors de la ruche, une autre mission est programmée : le travail fondamental de **gardienne**, comme une transition vers le travail extérieur.

D'abord il faut s'assurer que les abeilles qui pénètrent dans la ruche font bien partie de la colonie pour éviter le pillage des réserves. La carte

d'identité pour entrer, c'est la phéromone royale qui a imprégné toutes les abeilles de la colonie. Toute intruse suspecte sera chassée ou éliminée.

Cette surveillance concerne également les menaces d'intrusion d'autres insectes ou de petits mammifères. Posture d'intimidation en se haussant sur les pattes arrière. Et si nécessaire, sécrétion d'une phéromone spéciale d'alerte pour demander des renforts d'abeilles disponibles dans la ruche qui se transforment alors en **soldats** mobilisés pour la bonne cause. L'arme suprême, c'est la piqûre mortelle avec injection de venin. Mais c'est une arme à double tranchant car l'abeille qui pique un ennemi avec son dard en meurt. Son dard en forme de harpon ne peut ressortir du corps de la victime. De quoi réfléchir si cela était aussi une règle dans votre humanité belliqueuse.

Enfin, à l'âge de vingt-et-un jours, l'abeille devient **butineuse**, son ultime métier. Elle va découvrir le monde extérieur. Sa mission ? Aller chercher dans l'environnement tout ce qui est nécessaire à la vie de la ruche. Après quelques vols de reconnaissance, l'abeille va apprendre de ses aînées les bons endroits à exploiter en observant leurs danses qui indiquent distance et direction par rapport au soleil. L'abeille va aller au fond des corolles des fleurs pour aspirer le nectar avec sa petite pompe buccale et elle l'emmagasine dans son jabot qui peut contenir 4 mg de liquide.



photo : Myriams-Fotos (Pixabay)

Pour le pollen, elle gratte les étamines des fleurs avec ses pattes antérieures. Elle mélange le pollen avec un peu de nectar pour en faire une petite boule qui trouvera sa place dans les petites corbeilles situées sur ses pattes arrière. Les pelotes de pollen peuvent peser de 20 à 30 mg.



Abeille couverte de pollen
photo : Garnhami (Wikimedia Commons)

Quand le plein est fait, retour à la ruche pour confier la récolte aux manutentionnaires. Ne pas oublier non plus le transport de l'eau indispensable à la ruche. Travail périlleux car l'abeille très performante dans plein de domaines ne sait absolument pas nager. Il lui faut boire les pattes au sec. La butineuse récolte également les résines pour la fabrication de la propolis : le fameux mastic maison, antiseptique et assainissant que les humains utilisent depuis des siècles comme médicament ! Les soldats romains en emportaient déjà dans leur paquetage.

Notre abeille est une professionnelle du vol. Elle peut voler à 30 kilomètres à l'heure avec 700 battements d'ailes à la seconde en évitant tous les obstacles grâce à un système neuronal très complexe. En charge, bien sûr la vitesse diminue.

Son rayon d'action est de trois kilomètres autour de la ruche, distance qui peut doubler si elle est informée d'un butin très attractif comme des acacias ou des tilleuls en fleur.



photo : Katja (Pixabay)

Travail usant quand on sait qu'il faut visiter environ 8 000 fleurs pour récolter un gramme de nectar ! De dix à cent allers-retours par jour quand le temps le permet. C'est la distance parcourue en vol qui détermine la longévité de l'avelle. Parfois pas plus de cinq ou six jours de butinage, jusqu'à un mois exceptionnellement. Donc une vie très courte de cinq à six semaines au total. Un peu plus en hiver car l'activité de butinage n'est plus possible.

Amis lecteurs, quand vous observez une

abeille au travail dans votre jardin ou au bord d'un chemin, comprenez bien que c'est une abeille senior, une ancienne de la colonie, une aînée expérimentée dont les jours sont comptés puisqu'elle va rapidement mourir de fatigue à la tâche, happée par un oiseau, décapitée par un frelon ou rendant son dernier soupir en tombant inerte sur le tapis vert perlé de rosée du matin. Cette travailleuse hors pair mérite donc tout votre respect et votre admiration.

J'espère que cet hommage appuyé va calmer un peu mes gilets bruns velus qui réclament toujours plus de reconnaissance de ma part et de la vôtre. Malheureusement, avec la meilleure volonté des reines autoproclamées, les conditions de travail ne pourront jamais changer tant elles sont ancrées dans l'instinct millénaire des *apis mellifera*. Et puis je sais que vous aimez bien leur miel, n'est-ce pas ? J'ai peut-être instillé chez vous un apitoiement un rien hypocrite et tout à fait inutile.

Sincèrement désolée de vous abandonner car mes nourrices toujours pressées me conduisent vers une zone d'alvéoles vides qui attendent mes œufs !

*Pour Son Altesse Royale, Sylvette III, reine de la ruche : Son secrétaire particulier
Michel GUILLERAULT-BONNET, apiculteur*



photo : Castelguard (Pixabay)

UNE LIGNE, UNE GARE, UN VIADUC : TOUTE UNE HISTOIRE

L'arrivée du chemin de fer à Orry-la-Ville – Coye

Dans les Petites chroniques de La Sylve n° 30 a été retracée à grands traits l'histoire du chemin de fer, depuis les premières traces de "transports guidés" dans l'Antiquité, jusqu'à la généralisation des transports ferroviaires au XIX^e siècle en Grande-Bretagne et en France.

Sera abordé plus particulièrement cette fois :

- la construction de la ligne de Paris à Lille
- et la construction de la section de ligne de Saint-Denis à Creil.

Construction de la ligne Paris-Lille (section de Paris à Creil par Pontoise)

La ligne qui relie Paris à Lille fut déclarée d'utilité publique en 1831 pour relier Paris à la Belgique. Ce qui en faisait le premier projet de relier Paris à un autre pays. En 1834, l'ingénieur Vallée présenta un projet très controversé. Ce tracé passait par la plaine de France et devait bifurquer vers Senlis, Compiègne, Noyon... pour ensuite rejoindre la vallée de la Somme. Il serait ensuite complété par plusieurs embranchements pour desservir les régions tenues à l'écart. Ce projet fut jugé très onéreux, trop d'ouvrages d'art à créer et de plus, il n'était pas financé, il fut donc rapidement abandonné.

Restaient deux autres projets en compétition, seul le tracé au départ de Paris les différençait.

- Le projet n° 1 : au départ de Paris, il se dirigeait vers la vallée de Montmorency pour rejoindre Les Épluches, première gare de Pontoise, et suivre ensuite la vallée de l'Oise vers Saint-Leu d'Esserent et Creil.
- Le projet n° 2 : plus court, il passait par Marly, mais nécessitait le percement d'un tunnel de près de trois kilomètres, avant de rejoindre ensuite le tracé du projet n°1.



Chemin de fer du Nord. Projet de loi 1844

C'est le premier projet qui fut retenu, bien que plus long d'une vingtaine de kilomètres. Il présentait l'avantage d'avoir un profil favorable : déclivités et rampes très faibles, pas de tunnel, pas de viaduc à



Pontoise : travaux devant le poste d'aiguillage lors du changement des aiguilles et appareils de voies

construire. Ce choix présentait quand même quelques contraintes, telles que la réalisation de terrassements très importants pour l'ouverture de tranchées représentant plus de 3 500 000 m³, ainsi que la présence de nombreux passages à niveau. Les travaux qui ont commencé en 1843 se termineront en 1846. (*La partie de Creil à Lille a été construite en même temps par tronçons*) Ce sera la première ligne ferroviaire reliée à un autre pays : la Belgique au départ de Paris. L'inauguration de la ligne eut lieu le 14 juin 1846, le train mit 9 heures 15 pour effectuer le trajet de Paris

Construction de la section de ligne de Saint-Denis à Creil.

La Compagnie du Nord est donc autorisée à créer au départ de Saint-Denis une ligne à double voie passant par Survilliers et Chantilly pour rejoindre Creil. La portion de ligne à construire sera longue de 43 km, le parcours pour rejoindre Lille sera réduit de 17 km. Le trajet se fera maintenant en 4 heures 45.

Il sera nécessaire de construire trois ouvrages d'art assez conséquents : deux viaducs, celui de Commelles à Coye et celui de la Canardière à Chantilly, et le pont de Laversines au-dessus de l'Oise, ainsi qu'un nombre important de bâtiments pour les voyageurs. Les travaux de terrassement seront également très importants : environ

à Lille, ponctué par de nombreux arrêts. Plus de 3 000 invités, majoritairement des actionnaires de la Compagnie du Nord. Cette journée fut baptisée « *le festin de Rothschild* ». À cette époque, en service commercial, les trains mettaient 6 heures 15 pour relier Lille. En 1854 il ne met plus que 5 heures 15. Mais bien vite, le choix de passer par Pontoise allait montrer ses limites. Le projet de création d'une ligne reliant la gare Saint-Lazare à Pontoise ne permettrait plus de faire circuler tous les trains sans incidence sur la régularité et la sécurité. Alors revient en 1853, l'idée de relier Paris à Creil via Chantilly. Le projet, qui avait déjà été plus ou moins pressenti en 1846, refait surface.



M. Javary, directeur du Chemin de fer du Nord assiste, à la mise en place du Pont sur l'Oise sous les voies ferrées de Paris à Pontoise.

1 000 000 de m³ de terre pour la tranchée de Survilliers.

Pourquoi dix ans plus tôt ce tracé n'avait-il pas été retenu ?

C'est en partie dû à la réalisation des ouvrages d'art assez importants, la technique naissante de l'époque n'apportait pas toutes les réponses aux problèmes rencontrés, ce qui avait provoqué la retenue des ingénieurs de l'époque.

L'autre difficulté : la rampe de Gousainville avec un profil de 5 à 6 ‰, longue d'environ 5 km (*à l'époque avec les locomotives existantes le pourcentage maximum admis était de 3 ‰*).

Entre temps, la puissance des locomotives avait déjà beaucoup évolué. Le développement et la généralisation de la chaudière tubulaire de Marc Seguin augmentait considérablement leur puissance.

L'évolution de la technique au niveau des boggies améliore l'adhérence rail-roue, l'apparition d'un système de freinage plus performant permettant maintenant de franchir des rampes de 10 ‰ ; celle de Gousainville ne posait donc plus de problème.

L'aménagement de la ligne s'est poursuivi jusqu'à nos jours : le quadruplement des voies entre Saint-Denis et Survilliers s'achèvera en 1905.

La mise en place d'un block plus moderne pour l'espacement des trains permet de

de l'époque disait : *ce sont les trains les plus lourds sous la caténaire la plus légère du monde*), elle sera achevée de Paris à Lille en décembre 1958.



La BB16009 – photo : Fabrice Lanoue

C'est avec la locomotive BB 16009 que le 7 janvier 1959 le train inaugural, parti de Paris à 9 heures 15, s'immobilisera à

11 heures 45 en gare de Lille, après un parcours de 251 kilomètres. Le quadruplement des voies sur les quatre derniers kilomètres entre Survilliers et la gare d'Orry-la-Ville – Coye-la-Forêt sera achevé en 1962, ce qui permet de reporter dans cette gare le terminus des trains de banlieue.

L'arrêt de la Borne Blanche sera créé à cette occasion. De 1958 à 2003, la SNCF, pour la formation de ses cadres, louera le château situé à proximité de la gare de la Borne Blanche.

à suivre...

Par Michel RIGAUX[†] et Carole VÉDRINES[†]

SURVILLIERS — Le Quadruplement des Voies (A)



La préparation du saut-de-mouton de Survilliers qui va permettre de réaliser le quadruplement de voies entre Survilliers et Orry-la-Ville – Coye-la-Forêt)

raccourcir les cantons (*le canton est la distance sécuritaire entre deux trains en mouvement*), cette avancée autorise l'augmentation du nombre de trains sur la ligne.

L'électrification de cette ligne sera réalisée en 25 KV-50 HZ (c'est le début de l'électrification en courant alternatif ; la publicité

CENTENAIRE DU MONUMENT AUX MORTS

Le monument aux morts de Coye-la-Forêt, situé sur la place de la Reine Blanche, a cent ans cette année. Lors de la cérémonie du 8 mai 2023 commémorant la fin de la Seconde Guerre mondiale, la municipalité a tenu à retracer l'histoire de ce monument initialement érigé en hommage aux soldats de la Grande Guerre.



Avant-guerre

Aujourd'hui, après cette cérémonie du 8 mai, nous avons choisi de mettre à l'honneur notre monument aux morts puisqu'il y a presque cent ans qu'il a été inauguré. Il a eu droit à cette occasion à un petit *lifting*, même si, à première vue, ce n'est pas flagrant ! Les matériaux et le respect du monument d'origine ont limité les travaux de restauration.

Nous profitons donc de votre présence à tous pour faire, avec le Conseil municipal d'enfants, un petit retour sur ce monument dont la fonction n'est pas seulement de célébrer le souvenir des morts à la guerre mais aussi de désigner un lieu pour les manifestations commémoratives.

Alors oui, c'est au lendemain de la Première guerre mondiale que la population a eu ce besoin impératif de se souvenir de ses millions de morts. Dans les communes, des concours sont lancés pour la construction d'un monument qui répond le mieux aux attentes de la population.

Plus de 35 000 monuments aux morts ont ainsi été érigés de 1920 à 1925 et aujourd'hui, ce sont plus de 95 % des communes françaises qui en possèdent un.

Cet élan collectif des citoyens eut pour conséquence un phénomène sans





précédent dans l'histoire du monument public : pour la première fois, cet hommage s'adresse aux soldats de manière nominative et pas seulement, comme ce fut le cas par le passé, à leurs chefs.

Alors aujourd'hui le monument aux morts qui nous intéresse, c'est celui de Coye-la-Forêt et nos jeunes conseillers vont vous parler de son histoire et des symboles qui s'y trouvent.

Repartons une centaine d'années en arrière et plus exactement au lendemain de la Première guerre mondiale. Comme dans beaucoup de communes, une des premières préoccupations du Conseil municipal fut d'élever un monument aux morts de la Grande Guerre.

Et ce que l'on ne sait pas toujours, c'est qu'ici, à Coye, nous avons deux monuments. En effet, un premier monument aux

morts fut construit dès 1919 au milieu du cimetière et c'est une « dame patronnesse », comme on disait à l'époque, qui finança cette opération. Une dame patronnesse, c'était une personne qui s'occupait des œuvres sociales et de la paroisse d'une commune.

Ce premier monument est donc construit. Vous pouvez le voir juste en face de vous lorsque vous entrez dans ce qu'on appelle le « vieux cimetière », rue d'Hérivaux.

Mais en décembre 1919, un nouveau Conseil municipal est élu et considère que ce monument aux morts, dans le cimetière, est une simple initiative privée et il décide de réaliser son propre monument pour associer l'ensemble de la population à cet hommage aux morts afin que cela ne dépende pas uniquement de la générosité d'un donateur ».

*Discours prononcé lors de la cérémonie du centenaire du monument aux morts par
Sophie DESCAMPS première adjointe au maire de Coye-la-Forêt*

SE FAIRE VOLER DANS LES PLUMES ET TRAITER DE TOUS LES NOMS D'OISEAUX !

Les oiseaux sont réputés avoir de tout petits cerveaux : de là à penser qu'ils sont stupides, c'est un pas que les humains – qui, eux sont très intelligents, comme chacun sait – franchissent allègrement.



On m'a dit tellement souvent que j'étais une tête de linotte ! Mais vous, monsieur, à la moindre inattention, ne vous a-t-on pas traité d'étourneau et, vous madame, à la moindre maladresse, de bécasse ? Le manchot, lui aussi, est bien malhabile. D'une femme pas très dégourdie, on dira volontiers : quelle dinde ! Mais aussi bien, l'homme un peu crédule qui se fera facilement plumer sera comparé au pigeon... ou au dindon (de la farce). La jeune fille innocente sera assimilée à une oie blanche et ce n'est pas sa fraîcheur qui sera ainsi

soulignée mais bien son ignorance. Les expressions "ma poule", ou "ma poulette", se veulent affectueuses, mais reconnaissons-le, elles sont un brin condescendantes : la poule est mignonne certes, mais pas très futée, plus présentable cependant que celle qui fait le pied de grue devant une porte cochère. La vieille chouette n'est ni jolie ni bienveillante. Quant à la triple buse, on peut difficilement trouver plus stupide. Pour ce qui est de l'autruche, elle fait preuve de couardise et refuse de regarder les réalités en face. La poule mouillée ne se montre pas très courageuse non plus. Outre qu'elle est voleuse (ce qui est un peu vrai !), la pie a la réputation de ne savoir se taire. Le corbeau qui envoie des messages anonymes évitera de lui confier son secret. Le vautour, notamment dans les milieux financiers, n'est pas un simple voleur, mais carrément un rapace insatiable, et le butor désigne un grossier personnage. Le jeune coq est prétentieux et agressif. De tous ces individus déplaisants, on dira que ce sont de drôles d'oiseaux. Certains d'entre eux sont même affublés de ce vilain acronyme : ESOD, espèce susceptible d'occasionner des dégâts. (Est-ce que l'espèce humaine ne devrait pas figurer en premier sur la liste ?)

Bref ! On ne connaît guère que le pinson dont on apprécie la compagnie. Et parfois peut-on se laisser émouvoir par ceux qui s'aiment comme de jeunes perdreaux. Mais dans l'ensemble, les qualificatifs concernant les oiseaux sont rarement élogieux. Et précisément d'une personne qui présente de nombreuses qualités, on dira que c'est un oiseau rare.

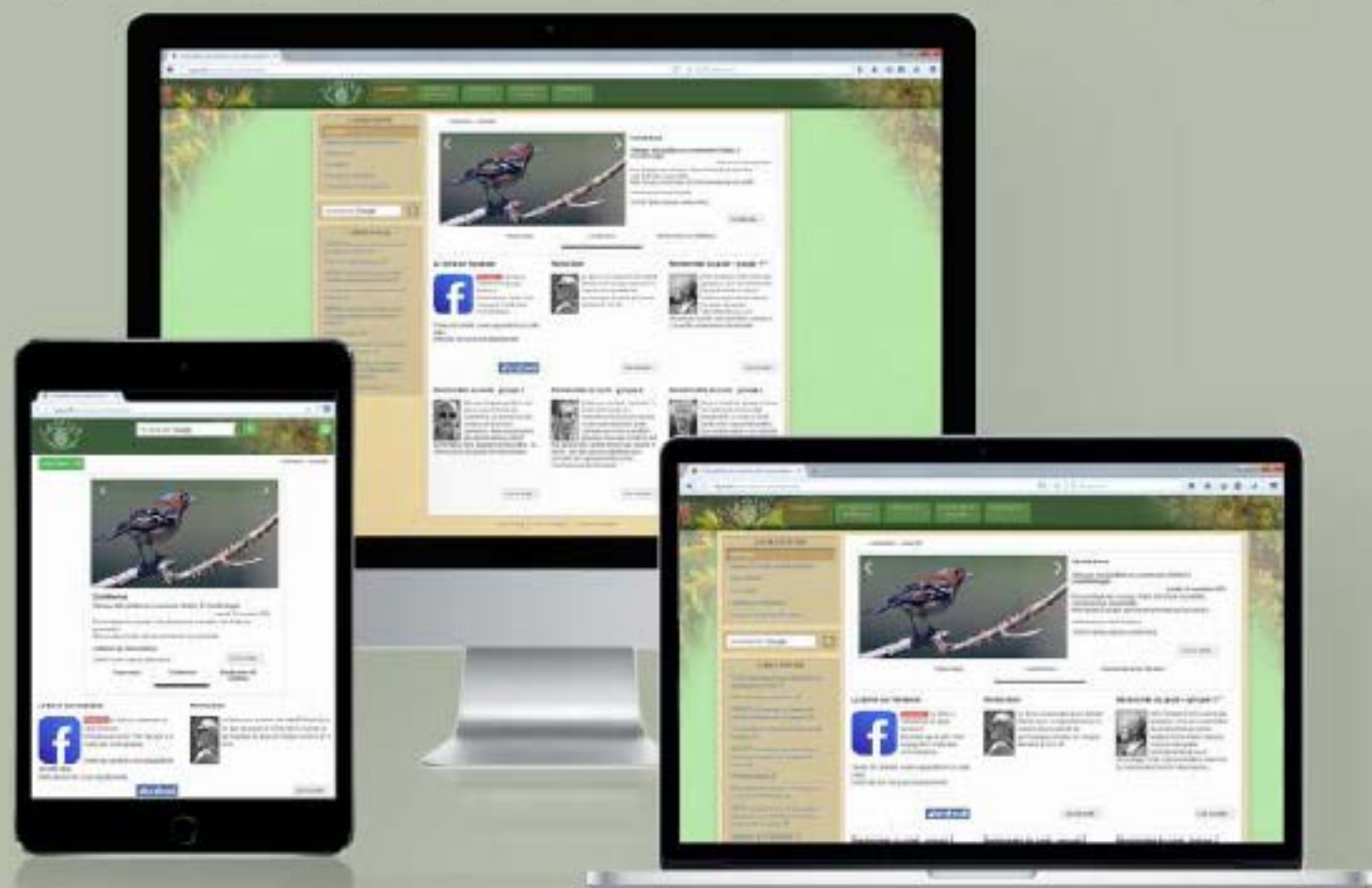
Mais pourquoi tant de mépris pour ces volatiles, descendants des dinosaures, qui comptent certaines espèces (les corvidés notamment) figurant parmi les animaux les plus intelligents qui soient ?

Par Jacqueline CHEVALLIER

TÉLÉCHARGER L'ENSEMBLE DES PETITES CHRONIQUES DE LA SYLVE SUR LE SITE <http://www.lasylve.fr> À LA RUBRIQUE "PUBLICATIONS"



Retrouvez dès à présent toute l'actualité de l'association, mais aussi son histoire ainsi que ses réalisations passées. Inscrivez-vous en ligne aux randos+, téléchargez l'ensemble des petites chroniques déjà parues ou commandez en ligne les fascicules des *Éditions de la Sylve*.



Plan du site

L'association

- Actualités
- Bureau & conseil d'administration
- Notre histoire
- Les statuts
- Conditions d'adhésion
- Programme de l'année 2021

Protéger notre patrimoine

- Sentier botanique
 - Alliaire officielle
 - Herbe à Robert
 - Épilobe Hirsute
 - Salicaire commune
- Échange de plantes
- Source du bois Brandon
- Plante invasive
- Actions réalisées par le passé
 - Protection des bottracions
 - La section jardinage
 - Protection du petit patrimoine
 - Nettoyage de la nature
- Grande Consoude
- Sureau noir
- Tilleul à feuilles en cœur
- Hêtre commun
- Salicionne

Randonner

- Randonnées du lundi
 - 1^{er} groupe
 - 2^{ème} groupe
 - 3^{ème} groupe
- Randonnées du jeudi
- Rando +
- Grande randonnée annuelle

Transmettre & partager

- Conférences mensuelles
 - Année 2023
 - Année 2022
 - Année 2021
 - Année 2020
 - Année 2019
 - Année 2018
 - Année 2017
 - Année 2016
 - Année 2015
 - Année 2014
 - Année 2013
 - Année 2012
- Expositions
 - La Sylve fête ses 20 ans
 - Histoire de nos jardins
 - Gravures & cartes postales anciennes
 - Papillons - insectes
 - Les anciens métiers de la forêt
- Voyages (thalasso)
- Pique-nique
- Sorties mycologiques

Publications

- Parcours touristique
- Petites chroniques
- Fascicules

